

Sir Th. More's Utopia, *introduction and notes by J. C. COLLINS*. Oxford, Clarendon Press, 1904. Prix : 3 sh. 6 d.

La présente édition ne donne pas le texte latin de ce livre fameux, mais une transcription littérale de la première traduction anglaise, celle de R. Robynson, parue en 1551. Si l'*Utopia*, née de l'union du sentiment chrétien avec la pensée platonicienne, modèle premier de toutes les rêveries communistes, satire élevée contre les tyrannies fastueuses et sanglantes de l'époque de Henri VIII, appartient à la littérature universelle par ses rapports avec Érasme, Rabelais et Swift, la vieille version anglaise intéressera l'angliste comme un bel exemple de la prose abondante et idiomatique du XVI^e siècle.

L'*Utopia* est tellement bourrée de réminiscences classiques et d'allusions à la politique et aux mœurs de la Renaissance qu'on la comprend imparfaitement sans commentaire, et elle a trouvé en M. Collins l'annotateur érudit et consciencieux qui met en pleine lumière les intentions cachées sous les ironies et les exagérations voulues de l'auteur. Il est néanmoins regrettable que l'éditeur n'ait pas utilisé les travaux allemands résumés dans l'introduction à l'édition latine publiée à Berlin, en 1895, par V. Michels et T. Ziegler, et portant sur l'origine première et l'influence ultérieure des idées exprimées dans l'*Utopia*. Les

Allemands ont placé Morus dans une juste perspective historique et montré combien il s'est affranchi tant des traditions antiques que des doctrines communistes du moyen âge; le présent éditeur anglais se borne à marquer les emprunts qu'il fit à ses prédécesseurs sans signaler suffisamment son originalité.

Le même défaut de sens historique perce à maint endroit dans l'introduction et les notes de M. Collins. Ainsi il explique les invectives de Morus entre les princes et les courtisans de son époque par les guerres coûteuses que suscitaient les ambitions territoriales et la vanité des tyrans de la Renaissance. Pourtant l'humanité actuelle ne fait guère meilleur emploi de son sang et de son argent, et si Morus revenait à la vie, il pourrait récrire ses attaques contre la cruauté et les gaspillages militaires des gouvernements. Le rôle de Morus dans les persécutions réciproques des catholiques et des protestants est exposé par son présent éditeur avec une certaine partialité. Que Morus, comme Chancelier d'Angleterre, condamne à mort des protestants, et M. Collins l'excusera par les mœurs barbares de son époque; qu'il soit à son tour exécuté pour son attachement à la papauté, et sa mort apparaît comme le plus noir des forfaits. Le chancelier avait trop le sentiment de l'équité pour s'étonner de ce retour naturel des choses, et quand il fut prévenu par un grand seigneur que sa fidélité à l'Église lui coûterait la vie, il répondit simplement : « Qu'importe, je mourrai aujourd'hui, et vous demain », donnant ainsi à la postérité la mesure de ce mépris de la vie qui nous étonne également chez les persécuteurs et chez les persécutés.

Restent des détails touchant la Belgique. Morus mentionne un *praefectus Brugensis* qu'il rencontra en Flandre et qui doit être soit le bourgmestre, soit le grand bailli de Bruges. Robynson, le vieux traducteur anglais, rend inexactement ce titre un peu vague par *marcgrau*, et l'éditeur en conclut, dans sa note, que le principal fonctionnaire de Bruges était un margrave. Cela paraît être une erreur. Pourquoi appeler *Stadtschreiber*, en allemand, le secrétaire communal d'Anvers, et *Notre-Dame*, en français, la cathédrale de cette ville? Si M. Collins ne veut pas traduire ces termes en anglais, qu'il les cite tous deux en français ou tous deux en flamand.

P. HAMELIUS.